

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1920-1921. — N° 207

La Valeur scientifique de la Graphologie

Ses bases

Ses méthodes

Ses ressources

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 9 Mai 1921

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

ROGER VALADE

Né à Bar-le-Duc (Meuse), le 18 décembre 1891



LYON

IMPRIMERIE EXPRESS

46, rue de la Charité, 46

—
1921

La Valeur scientifique de la Graphologie

Ses bases

Ses méthodes

Ses ressources

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. J. LEPINE..... Doyen.
ROQUE..... Assesseur.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, SOULIER, CAZENEUVE, BEAUVISAGE,
LACASSAGNE, TESTUT.

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. TEISSIER
Cliniques chirurgicales	ROQUE
Clinique obstétricale et Accouchements.....	BARD
Clinique ophtalmologique	TIXIER
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	BERARD
Clinique neurologique et psychiatrique.....	FABRE
Clinique des maladies des enfants.....	ROLLET
Clinique des maladies des femmes.....	NICOLAS
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	LEPINE (J.)
Clinique des maladies des voies urinaires.....	WEILL
Clinique chirurgicale des maladies des enfants.....	POLLOSSON (A.)
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie.....	LANNOIS
Chimie biologique	ROCHET
Chimie organique et Toxicologie.....	NOVE-JOSSERAND
Matière médicale et Botanique.....	CLUZET
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.....	HUGOUNENQ
Anatomie	MOREL
Anatomie générale et Histologie.....	MOREAU
Physiologie	GUIART
Pathologie interne	LÂTARJET
Pathologie et Thérapeutique générales.....	POLICARD
Anatomie pathologique	DQYON
Médecine opératoire	COLLET
Médecine expérimentale et comparée.....	MOURIQUAND
Médecine légale	PAVIOT
Hygiène	VILLARD
Thérapeutique	ARLOING (F.)
Pharmacologie	Etienne MARTIN
	COURMONT (P.)
	PIC
	FLORENCE (A.)

PROFESSEURS ADJOINTS

Pathologie externe.....	VALLAS
Propédeutique de gynécologie.....	CONDAMIN
Chimie minérale	BARRAL
Accouchements	COMMANDEUR
Urologie	GAYET

CHARGES DE COURS COMPLEMENTAIRES

Embryologie	HOVELACQUE
Anatomie topographique.....	PATEL
Botanique	BRETIN
Stomatologie	TELLIER

AGREGES

MM.	MM.	MM.	MM.
NOGIER	SAVY	HOVELACQUE	ROUBIER
BRETIN	FROMENT	TRILLAT	FAVRE
LERICHE	THEVENOT (Lucien)	SARYONAT	MURARD
THEVENOT (Léon)	PIERY	FLORENCE (G.)	BONNET
TAVERNIER	COTTE	ROCHAIX	GRAVIER, chargé des
CADE	DUROUX	CORDIER	fonctions.
GARIN			

M. BAYLE, secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

Et. MARTIN, Président; CADE, Assesseur.
FROMENT et BARBIER, Agrégés.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

La Valeur scientifique de la Graphologie

Ses bases

Ses méthodes

Ses ressources



THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 9 Mai 1921

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

ROGER VALADE

Né à Bar-le-Duc (Meuse), le 18 décembre 1891



LYON

IMPRIMERIE EXPRESS

46, rue de la Charité, 46

—
1921

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MON MAITRE, MONSIEUR J. CREPIEUX-JAMIN

A MES MAITRES DES FACULTÉS DE MÉDECINE
DE PARIS ET DE LYON

A MES MAITRES
DE L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE,
MONSIEUR LE PROFESSEUR ETIENNE MARTIN
Professeur de Médecine légale
à la Faculté de Médecine de Lyon

Nous le remercions du grand honneur
qu'il nous fait en acceptant la présidence
de cette thèse.

A MES JUGES

AVANT-PROPOS

Un travail sur la graphologie eût peut-être paru, il y a quarante ans, indigne d'intérêt, indigne surtout d'intéresser un médecin. En effet, à cette date, la bibliographie vraiment scientifique concernant le sujet était peu abondante.

Vers 1884, paraît le premier livre de M. CRÉPIEUX-JAMIN. Ce livre, qui, pourtant, ne contient encore qu'en germe l'idée que développeront et mûriront les suivants, ce livre d'un auteur encore inconnu, provoque dès ce moment une floraison ininterrompue d'articles et d'ouvrages concernant cette science, non pas jeune à vrai dire, ni nouvelle, mais rajeunie et renouvelée.

Les pages de la *Revue philosophique*, par exemple, muettes jusqu'alors sur ce sujet, lui consacreront désormais de nombreux articles et les noms de ses illustres parrains assurent à la graphologie un baptême scientifique.

Après les recherches de MM. Féré, Richet, Héricourt, l'enquête à laquelle se livra M. BINET, Directeur du Laboratoire de Psychologie physiologique à la Sorbonne, je ne crains plus d'encourir le reproche auquel je faisais

allusion plus haut, je ne crains plus que le sujet que j'aborde soit indigne de moi; je crains plutôt, venant après les maîtres que j'ai cités, de n'être pas digne de mon sujet.

C'est en lisant les livres de M. CRÉPIEUX-JAMIN qu'est né en moi le goût de cette étude dont il est difficile de ne pas subir l'attrait. Je tiens à lui renouveler dès le début de ce travail l'hommage de mon admiration et de ma reconnaissance. Je ne saurais trop le remercier de la bienveillance avec laquelle il s'est offert à m'aider de ses conseils et à mettre ses documents à ma disposition. Il a bien voulu me communiquer, bien avant sa mise en vente en librairie, les *Bases fondamentales de la Graphologie* (dont je me suis largement inspiré), me donnant ainsi la primeur de son dernier ouvrage.

Je dois remercier également M. Depoin, président de la « Société de Graphologie », qui m'a fourni avec tant d'amabilité les renseignements que je lui ai demandés.

INTRODUCTION

Découvrir le caractère et les tendances d'un individu d'après l'examen de son écriture : telle est la définition généralement donnée de la graphologie; tel est aussi le but le plus souvent poursuivi par les graphologues.

Nous n'insisterons pas dans ce travail sur ce côté de la question. Outre que le sujet a été surabondamment traité par de plus autorisés, nous ne nous reconnaissons pas une compétence suffisante pour traiter d'une étude si complexe, qui exige non seulement toute l'expérience d'un graphologue, mais encore toute la pénétration d'un psychologue avisé.

Nous nous proposons plus modestement de rechercher si, conduite avec méthode et avec prudence, la « Science des Ecritures » ne peut pas recevoir d'autre application et donner, employée à des sujets autres que l'étude du caractère, des résultats aussi valables et aussi précis.

Après un très court historique de cette étude, si ancienne déjà, nous essaierons de décrire son évolution, de l'Empirisme vers la Méthode, parallèle en cela à celle de toutes les sciences connues; ce sera notre premier chapitre.

N'étant pas, comme nous l'avons dit, graphologue au sens que nous avons précisé plus haut, nous pourrons ensuite, dans un second chapitre, rechercher avec impartialité si oui ou non la graphologie repose sur une base solide et scientifique.

Cette base établie et la preuve une fois donnée de la « réalité possible » de la graphologie, nous envisagerons enfin, dans la dernière partie du travail, quelles sortes de renseignements on est fondé à lui demander, abordant ainsi entre autres questions, les rapports étendus de cette étude avec la Médecine et la Médecine légale.

I

La Graphologie est née de ce besoin instinctif qui nous pousse à chercher à connaître nos semblables. Son origine se perd, et il est impossible d'en préciser la date.

L'ouvrage le plus ancien, où l'on en trouve explicitement mentionné le principe, parut en 1622. Il est l'œuvre d'un Italien, nommé Camillo BALDI, esprit curieux et érudit qui, sous le titre : « Du moyen de connaître les mœurs et les qualités d'un écrivain d'après ses lettres missives », publie des remarques diverses concernant le style, les idées et le tracé graphique : à ce dernier point de vue, C. Baldi mérite réellement le nom de précurseur.

L'étude des écritures traverse ensuite une longue période d'oubli. Quelques auteurs, au XVIII^e siècle, effleurent le sujet sans s'y arrêter, et il faut attendre jusqu'en 1812 pour voir paraître le livre d'HOCQUART, intitulé : « L'art de juger le caractère des hommes sur l'écriture. »

La Graphologie va faire dès lors de rapides progrès. Des écoles s'organisent en province, dont les membres n'ont pas laissé d'ouvrages, mais nous pouvons voir un reflet de leur œuvre dans celle de Jean-Hippolyte MICHON, l'héritier de leurs traditions.

L'abbé Michon fit paraître, en 1872, son premier ouvrage, suivi bientôt de plusieurs autres. Il fonda un jour-

nial, organisa des conférences et vulgarisa la nouvelle science. Son nom domine l'histoire de la Graphologie au XIX^e siècle, et on pouvait croire que sa mort serait pour elle le signal d'un déclin rapide. L'intérêt si vif qu'elle avait inspiré au public semblait appelé à disparaître lorsque parut, en 1885, dans la *Revue philosophique*, l'analyse d'un livre nouveau d'un auteur encore inconnu : « *Traité pratique de Graphologie* », de M. Crépieux-Jamin. Cette date marquait, pour la Graphologie, une ère nouvelle; M. Crépieux-Jamin publiait ensuite « *L'Écriture et le Caractère* », où, dans les éditions successives, se perfectionnait la méthode énoncée dans le premier ouvrage. En même temps, paraissaient de nombreux articles témoignant de l'intérêt que commençait à prendre à la question le public savant. Ici, se placent les articles de MM. Binet, Bridier, Ferrari, Richet, Héricourt; les expériences de ces trois derniers savants sur l'hypnotisme; l'article si intéressant de M. Héricourt sur les écritures dextro et sinistrogyres; l'enquête de M. Binet tendant à un contrôle de la Graphologie, et à laquelle le savant directeur du Laboratoire de Psychologie a consacré plusieurs années.

L'étude de la Graphologie avait pénétré également dans les milieux médicaux, et les noms de : Erlenmeyer (1879), Max Simon (1888), A. Mathieu (1890), Seglas (1892), Costa-Pinto (1900), Rogues de Fursac (1905), témoignent de l'étendue de ses rapports avec la Médecine.

On s'est préoccupé aussi d'étudier directement, et par les méthodes employées en physiologie, le mécanisme intime de l'écriture: Binet et Courtier, Obici, les aliénistes

Ottolenghi et Carrara l'étudièrent à l'aide de la plume électro-magnétique inventée par Edison.

Nous reviendrons plus loin sur toutes ces expériences, en nous efforçant d'en dégager la valeur et de les interpréter.

Nous nous sommes borné, dans les pages précédentes, à une rapide énumération des principaux travaux concernant la graphologie; essayons maintenant de résumer son évolution et de nous rendre compte des étapes qu'elle a parcourues.

Préciser ses origines est, comme nous l'avons dit, impossible. Suetone (Octavius-Augustus, xcvi), parlant de l'empereur Auguste, s'exprime ainsi : « J'ai remarqué principalement ceci dans son écriture : il ne sépare pas les mots et il ne transporte pas à l'autre ligne les lettres qu'il a de trop à la fin des vers, mais il les place au-dessous et les entoure d'un trait. » Cette remarque, qui n'est suivie d'ailleurs d'aucun commentaire, nous prouve la grande ancienneté des observations de ce genre.

On comprend facilement que le Moyen Age n'ait pas vu se développer les études sur ce sujet : l'art d'écrire, privilège au début d'une aristocratie religieuse restreinte, ne diffusa que très lentement, et il fallut au xvii^e siècle l'esprit curieux et quasi universel de Camillo Baldi pour énoncer clairement la possibilité d'une étude nouvelle fondée sur l'Écriture. L'auteur ne donne, à la vérité, dans son livre, que des règles très générales et ne les justifie aucunement. Près de deux siècles plus tard, on voit énoncer pour la première fois le principe sur lequel elle repose. Dans un livre paru en 1812, Hocquart écrivait :

« ... La parole n'est pas le seul moyen par lequel l'homme puisse manifester sa pensée. Les différents mouvements qu'il exécute, connus sous le nom de *gestes*, pris dans le sens le plus étendu, constituent ce qu'on appelle le *langage d'action*.... Le langage des passions consiste principalement dans les mouvements qui accompagnent la parole.... (Suivent plusieurs exemples, et l'auteur conclut :) On voit donc comment un observateur attentif, et doué de sagacité, peut apprécier plusieurs traits du caractère d'un homme d'après les mouvements qu'il exécute et qui paraissent les plus indifférents. On voit également, en appliquant ces considérations générales à l'action d'un homme qui écrit, qu'elle doit fournir toutes les données que nous venons d'indiquer, et si l'on considère qu'elle suit les mouvements de l'âme et de la pensée, elle doit porter l'empreinte des passions et avoir des rapports avec les facultés intellectuelles... »

Dans l'assimilation de l'écriture au geste, dans l'énoncé clair et complet de la base physiologique sur laquelle repose la graphologie, se trouvent contenus à la fois l'argument fondamental en faveur de la réalité de cette science et le principe directeur de toutes les recherches futures. Ce court passage mérite, à notre avis, d'être retenu et vaut à son auteur une place honorable parmi les initiateurs. Les successeurs de Hocquart ne surent peut-être pas toujours tirer tout le parti possible de ce principe capital auquel on n'est revenu qu'assez longtemps après lui.

Les Ecoles de province qui se développaient alors et semblent avoir compté des esprits distingués et cultivés, se sont bornées, semble-t-il, à accumuler les signes plutôt

qu'à chercher à dégager de leurs observations journalières une règle ou une méthode, et l'intuition semble avoir joué dans leurs analyses un rôle important. D'ailleurs, leurs procédés ne nous ont pas été transmis par écrit, et nous n'en pouvons juger que par l'emploi qu'en fit leur élève et héritier, Jean-Hippolyte Michon.

L'œuvre de l'abbé Michon est considérable : il faut, pour se rendre compte de la nature des services qu'il a rendus à la graphologie, envisager l'état de cette étude avant lui et après lui. Il lui donna le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Il organisa des conférences dans lesquelles il offrait lui-même de faire des démonstrations de l'exactitude de ses procédés et, par son activité inlassable, força l'attention du grand public; à sa mort, admise ou non, la graphologie était connue de tous.

Il est permis de se demander si son œuvre de savant fut à la hauteur de son œuvre de vulgarisateur. Comme ses prédécesseurs, il a accumulé, emmagasiné une foule de signes, œuvre éminemment utile, nous le verrons, pour préparer le travail aux chercheurs futurs; mais la plupart de ses ouvrages, trop nombreux et trop vite écrits, son *Système* et sa *Méthode de Graphologie* en particulier, témoignent d'une ignorance surprenante des lois de la plus élémentaire psychologie, et malgré la promesse de leurs titres, ne donnèrent pas encore à la Graphologie la méthode qu'elle attendait.

Les innombrables signes décrits sont tous présentés sur le même plan; beaucoup ont une valeur douteuse et le fonctionnement de cette machine compliquée repose sur le principe du « signe particulier », foncièrement faux,

lui aussi, et plus dangereux et plus funeste que l'absence complète de principe chez les auteurs précédents.

« Grâce à la fixité du signe, écrivait Michon, je ne me trompe pas... On ne se trompe jamais dans l'application : un signe positif qui manque, donne rigoureusement le signe négatif qui lui est opposé. » Avec le livre de l'abbé Michon et dix minutes d'exercice, on devenait graphologue infallible.

On conçoit, sans qu'il soit besoin de le démontrer, combien un pareil principe était faux et inadmissible pour un esprit raisonnable. Les erreurs grossières dues à l'application de ce système simpliste ne furent ni rares ni surprenantes et suscitèrent à la graphologie des adversaires nombreux.

La masse des connaissances graphologiques nous apparaît à l'époque de Michon et d'après ses livres, comme constituée par une foule de signes, produit des observations de Michon lui-même et de ses prédécesseurs. Ces signes avaient été constitués de deux façons :

ou bien on recherchait, étant donné des écritures présentant une particularité commune, à quel trait de caractère commun elles correspondaient chez ceux qui les avaient tracées ;

ou bien, étant donné un certain nombre de personnes à qui l'on connaissait un même trait de caractère, on recherchait dans leurs écritures le signe graphique correspondant.

Cette méthode empirique, d'une application très délicate, exigeant de l'observateur les hautes qualités de jugement d'un psychologue, eut pour effet d'introduire

dans la masse un certain nombre de signes faux ou de sens insuffisamment précisé.

En somme, dans toute cette première période que nous venons de parcourir, la graphologie fut étudiée suivant des principes foncièrement semblables, sans méthode, sans règle scientifique : c'est ce que nous pouvons appeler la Phase empirique de la Graphologie.

Les successeurs immédiats de Michon firent faire peu de progrès à leur étude. Les livres de celui-ci ayant poussé aussi loin que possible la recherche du petit signe ne semblent laisser aux chercheurs que bien peu de chose à faire. La graphologie, si imparfaite encore, apparaît pourtant déjà comme bornée dans son perfectionnement, arrêtée dans ses progrès. Michon l'avait conduite si loin dans la voie de l'empirisme que l'on sent à ce moment la nécessité de chercher ailleurs dans une voie différente, vers la création d'une méthode qui, seule, pouvait lui donner une vitalité nouvelle et lui faire espérer un perfectionnement indéfini. Il fallait, pour cela, qu'elle fût étudiée par des hommes qui, à la fois, fussent des psychologues et apportassent dans leur étude la méthode scientifique : ces conditions, qui lui avaient manqué jusqu'alors, se trouvèrent réalisées à la fin du siècle dernier et la graphologie entra dans sa seconde période ou Période scientifique.

Le premier parmi les graphologues, M. Crépieux-Jamin eut le mérite de le comprendre; nous verrons qu'il eut plus tard celui d'y parvenir.

Dans le « *Traité pratique de Graphologie* », né du sentiment de cette lacune, de ce vice de constitution dont souffrait la graphologie, se trouvent énoncés, pour la

première fois les grands principes de cette méthode que l'auteur développera plus tard avec précision et autorité dans « L'Écriture et le Caractère » :

Le signe particulier, dit-il, n'a pas en soi de valeur indépendante : il ne vaut qu'en tant que mode d'un signe plus général. La barre du *t* concave en haut, le *d* lié à la lettre suivante, ne sont plus des signes ayant une valeur absolue, mais deviennent : le premier un mode de l'écriture montante, le second un mode de l'écriture rapide. On diminue les chances d'erreur en accordant aux petits signes l'abri tutélaire des signes généraux et on simplifie aussi en diminuant considérablement le nombre des signes.

Nous verrons, dans un instant, l'application de ce principe à l'analyse graphologique.

M. Crépieux-Jamin, remontant ainsi du signe particulier au signe général, dans son essai de classification graphologique, fit une œuvre de synthèse vraiment scientifique et féconde. Posé sous cette forme, le principe de la graphologie intéressa tout de suite le public scientifique ainsi qu'en témoigne la bibliographie de cette époque. Michon avait su intéresser le grand public, pour la première fois un graphologue força le monde savant à s'occuper de son œuvre.

A cause des multiples et inévitables erreurs dues à l'absence de méthode ou, ce qui est pire, à une méthode vicieuse, des esprits distingués ont tourné la graphologie en dérision et lui ont refusé tout crédit. Mais, en matière de science, il ne faut rien accepter ni rien rejeter sans l'avoir soumis au contrôle de l'expérimentation. Ces auteurs ont eu le tort de ne pas voir que la graphologie,

inacceptable sous la forme absolue où la présentait l'Ecole de Michon, reposait sur une base indestructible, parce que physiologique, et que cette étude tout empirique pouvait être élevée, une fois dotée d'une méthode, à la hauteur d'un art.

Dès lors, les travaux sur le sujet se multiplient : analyses des psychologues et surtout travaux féconds des physiologistes, soumettant la graphologie à l'épreuve rigoureuse de l'expérience dont elle est sortie avec succès.

Nous reviendrons sur les plus importants de ces travaux. Ce chapitre, nous ne nous le dissimulons pas, est fort incomplet, et l'on pourra regretter de n'y pas voir figurer tous les noms que l'on attendait : c'est à dessein pourtant que nous l'avons ainsi fait. Il importait moins, à notre avis, de donner un catalogue complet de ce qui a été écrit sur la question (c'est l'œuvre des traités spéciaux) que de présenter une idée nette des différentes étapes parcourues dans son évolution par la graphologie, idée d'autant plus nette que cette route serait moins encombrée de noms, et de permettre de juger mieux, par le chemin parcouru, de ce qui reste à accomplir.

Aussi, si en terminant, nous avons à caractériser d'un mot la contribution apportée par chacun à la graphologie, nous dirions :

Que C. Baldi, au xvii^e siècle, en a le premier exprimé l'idée,

que Hocquart a eu le mérite d'en énoncer le principe,

que Michon l'a baptisée et, ce qui vaut mieux, l'a fait connaître universellement,

qu'enfin, M. Crépieux-Jamin et les auteurs contemporains l'ont dotée de sa méthode.

.....

Nous avons assisté, dans les pages précédentes, à la naissance et à l'évolution de la méthode graphologique; nous allons maintenant essayer de répondre à une question qui se présente naturellement à l'esprit : « En quoi consiste actuellement cette méthode? quel est le procédé de travail des graphologues et sur quoi fondent-ils leurs jugements ? »

Opposant les procédés empiriques de Michon à ceux de M. Crépieux-Jamin, dont la méthode semble être suivie, de près ou de loin, par la presque totalité des graphologues, nous prendrons pour guide de la technique actuelle cette méthode telle qu'elle se trouve développée dans « L'écriture et le Caractère ».

A l'énumération des signes les uns à la suite des autres, telle qu'on la trouve dans les livres de l'abbé Michon, écrit M. Crépieux-Jamin, nous substituâmes d'abord un tableau divisé en signes généraux et en signes particuliers. Il n'y avait là qu'une ordonnance meilleure, mais qui nous fit saisir l'intérêt relatif des deux divisions. Il nous a paru bientôt que les signes généraux étaient incomparablement plus importants que les autres et plus sûrs. Dès lors, nous nous attachâmes à grouper les petits signes, à les rapprocher d'autres déjà observés, pour leur donner leur vraie signification.

Nous protestions nettement contre la trop grande spécialisation de nos données, en exprimant le vœu que les petits signes soient rattachés aux grands. Il faudrait,

disions-nous, grouper les valeurs de même nature, en se gardant bien de les spécialiser à outrance, et rapporter aux autres espèces d'écritures (à l'écriture anguleuse, à l'écriture agitée, à l'écriture arrondie, à l'écriture artificielle), le plus grand nombre possible des particularités attribuées aux mots et aux lettres.

Maintenant, nous concluons. Il n'y a pas des centaines de signes graphologiques indépendants, comme on le croyait, il n'y en a qu'un petit nombre correspondant aux allures générales du graphisme.

Les signes particuliers se rapportant aux lettres, aux mots, aux lignes, ne sont que les modes des signes généraux. Le *d* minuscule lié à la lettre suivante, qui était un signe, les majuscules liées à la lettre suivante, qui étaient un autre signe, les accents reliés à la lettre suivante, qui étaient un troisième signe, deviennent de simples modes de l'écriture rapide, signe d'*activité*.

Les finales courtes, les majuscules basses, les panses des lettres remplacées par des bâtons, ne sont que des modes de l'écriture sobre, qui signifie *retenue*.

Les mots espacés, les majuscules grandes, les finales longues, les panses enflées, dérivent de l'écriture mouvementée, qui veut dire *imagination*.

Les *m*, les *n*, les *r*, en forme d'*u*, les *e* en accent circonflexe, les finales arrondies, voilà des manières d'être de l'écriture courbe, signe de *douceur*.

La barre du *t* est étudiée au même titre que les autres signes de l'accentuation de l'écriture. Chacune de ses particularités est ramenée à une espèce d'allure générale. La barre nette est un mode de l'écriture nette; la barre hésitante, de l'écriture hésitante; les barres légères, de

l'écriture légère; les barres épaisses, de l'écriture pâteuse; les barres longues, de l'écriture mouvementée; les barres régulières, de l'écriture égale...

A une interminable série de petites indications, je substitue quelques formes générales qui donnent la clef de toutes les formes particulières. Plus d'unités encombrantes, plus de singularités isolées; mais quelques principes solides, aisément applicables.

Dans son chapitre intitulé « des Résultantes », M. Crépieux-Jamin nous offre le moyen de poursuivre plus avant l'analyse des écritures et d'y trouver, par la combinaison de deux signes en amenant un troisième, des indications que l'interprétation pure et simple des signes graphologiques ne donnerait pas. En voici le principe et son application:

La *finesse* d'une part, la *souplesse d'esprit* d'autre part, rencontrées par exemple dans une écriture, permettront de conclure, par leur combinaison, à la diplomatie. Le même signe, se trouvant dans une écriture qui, par ailleurs, offre des signes de supériorité, signifiera *candeur*, alors que, dans une écriture grossière et inférieure, il prendra le sens de naïveté, crédulité. Faire un portrait graphologique c'est donc établir une *résultante* presque continuelle entre la valeur de l'écrivain et les traits spéciaux de son caractère.

On voit qu'à la fixité du signe, M. Crépieux-Jamin a substitué sa relativité extrême. Cette méthode des résultantes est d'une application délicate, exigeant une connaissance approfondie de la psychologie, mais on voit qu'elle est susceptible d'étendre considérablement le champ des analyses graphologiques.

En somme, la classification de M. Crèpieux-Jamin est, sans doute, destinée, comme il le dit lui-même, à subir de nombreux remaniements; certains cadres s'élargiront, des signes disparaîtront, d'autres signes seront précisés ou découverts; mais, de cette méthode, subsistera le principe directeur : ne pas accorder de valeur fixe au petit signe, ne le prendre en considération que s'il se trouve renforcé par d'autres signes de même signification et lui accorder la protection d'un signe plus général.

« La graphologie est un chapitre de la psychologie des mouvements. » Nous avons inscrit en tête de ce travail cette phrase de l'illustre philosophe Th. Ribot, parce qu'elle nous paraît contenir à la fois une admirable définition de cette science, l'argument le plus valable en faveur de sa réalité et enfin le principe qui doit diriger les travaux sur ce sujet. Aussi, le commentaire de cette simple phrase, envisagée à ce triple point de vue, va-t-il fournir la matière de notre chapitre le plus important ; nous y chercherons une réponse à cette question :

« La graphologie repose-t-elle sur une base solide et scientifique ? » Et à cette autre, corollaire de la précédente : « Est-il rationnel d'étudier les écritures au point de vue du tracé et d'en tirer des renseignements sur la personnalité du scripteur ? »

On conçoit que, si cette étude ne repose sur aucune base scientifique, on ne pourra jamais, quels que soient l'expérience et le talent qu'on y déploie, en tirer un profit sérieux, mais qu'au contraire, si la réalité de ces fondements est une fois solidement établie, toutes les objections de principe tomberont d'elles-mêmes. Il importera bien moins alors que les résultats obtenus actuellement par les graphologues ne nous satisfassent pas absolu-

ment: l'imperfection des résultats ne sera plus imputable qu'à l'imperfection de la méthode et non à la fausseté du principe. Il ne s'agira plus alors que de perfectionner la technique; toutes les sciences ont débuté par de simples notions empiriques: L'Alchimie n'a-t-elle pas précédé la Chimie ?

La question que nous venons de poser est une question vitale pour la graphologie; elle mérite par conséquent que l'on apporte quelque soin à lui chercher une réponse. Il s'agit donc de soumettre la graphologie à un contrôle impartial et rigoureux.

M. Binet, nous le rappelons en nous excusant de faire un rapprochement entre l'œuvre du savant psychologue et ce modeste travail, a fait subir à cette science, il y a quelques années, un contrôle dont les résultats ont été publiés d'une part dans son livre: *Les Révélations de l'Ecriture* et, d'autre part, dans un article de l'*Année Philosophique* (1907) intitulé : « Une expérience cruciale en graphologie ».

Le principe de ces expériences, fort ingénieusement conduites, était celui-ci: Soumettre à l'examen de quelques graphologues un certain nombre d'écritures en leur demandant de fournir pour chacune une appréciation motivée portant sur un point précis: âge, sexe, niveau intellectuel, moralité, etc..., et constater si le pourcentage des solutions justes était supérieur à celui qu'on eût obtenu par le simple hasard d'un tirage au sort, par exemple.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de ces expériences; nous ne discuterons pas davantage les conclusions de M. Binet qui, quoique très favorables aux gra-

phologues, ont été jugées par eux trop sévères; nous ferons seulement les trois remarques suivantes:

1° Le contrôle de M. Binet est un contrôle de résultats plutôt qu'un contrôle de principe. Il ne nous éclaire pas sur la légitimité de la graphologie mais sur le parti qu'en peut tirer *actuellement* un graphologue. Et ce renseignement même, pour le donner avec toute l'autorité désirable, l'enquête eût dû, croyons-nous, être complétée de la façon suivante:

Le résultat, somme toute, est celui-ci: « Un bon graphologue donne un pourcentage de réponses justes, supérieur à celui que donnerait le hasard; mais il aurait été fort intéressant d'établir, en opérant sur un grand nombre d'écritures, quelle serait la proportion de réponses justes fournies par les non-initiés, ceux qui ne se sont jamais occupé de graphologie. Il eût fallu faire cet essai *pour chaque point particulier* où portait l'enquête. Nous avons fait nous-même cette expérience pour l'appréciation de l'intelligence.

Nous nous sommes servi d'écritures de médecins ou d'étudiants en médecine que nous connaissons bien, tous, par conséquent, d'une culture sensiblement égale, cela afin d'éliminer les maladresses d'exécution qui auraient pu fournir des indices. Nous avons réuni ces écritures par couples de deux, de manière que l'une d'elles appartînt à un scripteur d'une intelligence incontestablement supérieure à celle du second. Enfin, nous avons présenté ces couples à l'examen de personnes absolument ignorantes de graphologie en leur demandant d'indiquer, pour chaque couple, le supérieur et l'inférieur.

On pourra nous objecter que notre jugement personnel

ayant présidé seul au classement, et rien n'en prouvant la rectitude, les résultats peuvent se trouver faussés. Il est vraisemblable que nous puissions faire des erreurs légères de jugement sur les qualités intellectuelles de nos sujets, même les mieux connus de nous, mais nous les avons choisis, pour les réunir deux à deux, de telle sorte que, *dans l'ordre de supériorité relative* du moins, aucune divergence d'opinion ne saurait exister.

Quarante personnes ont examiné vingt couples d'écritures ainsi constitués. Les résultats de cette expérience ont été les suivants :

1° La personne qui a obtenu le meilleur résultat a donné 32 solutions justes et s'est trompée 8 fois seulement; les autres résultats s'échelonnant entre 32 et 26 solutions justes fournies par la dernière.

2° Certains couples ont été classés correctement à l'unanimité par les examinateurs. C'est l'écriture d'infériorité qui a servi de guide dans ces cas; ces couples contenant tous, soit une écriture enfantine, soit une écriture calligraphique.

On voit que les résultats ainsi obtenus sont toujours supérieurs et sensiblement parfois, à ceux que fournirait le hasard. On peut déjà en conclure que l'écriture présente bien certains rapports avec la personnalité puisque des non-initiés en ont l'intuition confuse et qu'ils ne leur manque, pour légitimer le jugement qu'ils portent, que de savoir sous quelle forme ces rapports se manifestent.

2° Nous remarquerons ensuite que les expériences de M. Binet (sauf celle qui concernait la mesure de l'intelligence et pour laquelle les résultats fournis par M. Crépieux-Jamin ont atteint 95 et 100 % de solutions justes)

nous paraissent avoir porté sur les points les plus difficiles de l'analyse graphologique : détermination de l'âge, du sexe, auxquelles bien des graphologues ne prétendent même pas.

3° Si l'on examine, enfin, non plus les résultats généraux, mais le résultat obtenu en particulier par chaque graphologue, on est frappé du peu de gens qui peuvent actuellement prétendre à ce titre auquel un si grand nombre pense avoir droit. C'est qu'il s'agit d'une science jeune, qui est en train de chercher ses bases, d'établir ses lois; qu'il entre encore, dans son application, une grosse part de métier et que la valeur personnelle y joue un rôle prépondérant. L'initiation est difficile à une science qui ne possède pas encore un code de lois complet, c'est ce qui fait la supériorité marquée des graphologues qui ont pour eux l'expérience et la méthode, et c'est aussi ce qui explique leur petit nombre.

L'écriture est un geste et c'est en tant que geste qu'elle peut nous fournir des indications sur la personnalité. Une idée s'impose à nous immédiatement : les caractères et les personnalités étant d'une part et comme l'indique leur nom même, caractéristiques et personnels pour chacun, et, d'autre part, infiniment divers, l'écriture devra présenter ce double caractère :

a) d'être personnelle à chaque individu;

b) d'être différente pour deux individus différents.

C'est un fait d'expérience journalière pour chacun, que, parmi les lettres que nous recevons chaque jour, nous identifions sans hésiter les écritures des gens que nous connaissons et que la vue d'une écriture nouvelle nous

produit l'effet d'une physionomie vue pour la première fois et n'éveille en nous aucun souvenir. Et cette « physionomie » particulière à chaque écriture est tellement caractéristique que, n'ayant, pour la reconnaître, que les deux lignes de l'enveloppe, nous ne nous trompons jamais.

A quel âge se fait cette individualisation de notre écriture ? M. Crépieux-Jamin (qui a étudié cette question d'une façon très précise dans son livre : *Les Bases fondamentales de la Graphologie*), nous montre qu'elle se fait dès le début et qu'elle est visible déjà dans les bâtons que tracent, à l'école, les bambins de quatre à six ans. Cette individualisation va dès lors s'accroître avec la complication du tracé, malgré la discipline scolaire, et en dépit de la rigidité du moule calligraphique où se façonnent les écritures. Bien plus, la méthode calligraphique la plus tyrannique : la Méthode Carré, en usage dans les pensionnats du Sacré-Cœur, où tout est mis en œuvre pour obtenir l'uniformité de l'écriture, n'y parvient pas davantage. C'est elle qui produit ces écritures de femme au tracé triangulaire, si disgracieux et si à la mode. Mais, au bout de quelque temps, malgré l'empreinte toujours reconnaissable de l'enseignement, chacune de ces écritures témoigne, par de multiples caractères, de son individualité.

Nous avons répété, à la suite de M. Crépieux-Jamin, l'expérience suivante :

Sur 100 enveloppes prises au hasard, nous avons découpé les *M* de Monsieur et les *L* de Lyon ; nous les avons collés côte à côte sur une feuille de carton et nous avons demandé à ceux de nos correspondants que nous

avons pu revoir, de reconnaître, dans ces 100 M et ces 100 L, l'M et l'L qu'ils avaient tracés. L'expérience a été faite sur 23 personnes d'âge et de culture différents: toutes, sans exception et presque instantanément, ont reconnu leurs lettres.

M. Crépieux-Jamin, opérant non plus sur des lettres mais sur le chiffre 1 et le chiffre 4, c'est-à-dire dans des conditions qui semblaient peu favorables, avait obtenu les mêmes résultats.

Une des objections le plus souvent faites à la graphologie est celle-ci: « Mon écriture change; je n'ai pas deux jours de suite la même écriture. » Cette objection mérite qu'on y réponde puisqu'elle a été formulée comme il suit par le D^r Mathias Duval (*Revue Encyclopédique*, février 1898): « Je suis entièrement ignorant de la graphologie et je ne puis rien dire de son avenir, ne sachant rien de son passé. J'ai plusieurs écritures selon les circonstances; de même que j'ai plusieurs manières de manger mon pain, selon les circonstances, l'instant du repas; de même que j'ai plusieurs manières de marcher, selon le sol, le temps, la chaussure. Mais je n'ai encore fait aucune observation précise sur ces diverses manières. »

Les changements dont parle l'éminent physiologiste résident dans les détails de l'écriture dont le fond ne varie pas. On peut considérer le caractère comme composé d'un fonds de conscience propre à chacun et qui fait que, dans telle circonstance, nous réagissons de telle façon, et d'un élément surajouté qui comporte des variations rapides et nombreuses suivant les dispositions du moment, les influences du milieu, etc... Il se compose, si l'on préfère, d'un élément constant et d'un élément varia-

ble qui, si la graphologie a une réelle valeur, devront se retrouver l'un et l'autre dans l'écriture.

Nous avons, il est vrai, plusieurs manières de marcher selon le sol, le temps, la chaussure. Mais il nous paraît juste d'ajouter que notre démarche, quelque modifiée qu'elle soit, n'en restera pas moins caractéristique et personnelle et qu'il n'en est pas moins vrai que la femme, le fils, les amis de chacun de nous le reconnaîtront rien qu'à cette démarche, en dépit des modifications que le temps, la chaussure, etc., y auront apportées.

Ainsi l'objection apparente de M. Mathias Duval, sous sa forme un peu ironique, nous fournit un argument de valeur en faveur de l'assimilation de l'écriture au geste.

Remarquons incidemment qu'on est amené à songer en constatant, dans l'écriture, ces deux caractères : individualité et diversité, qu'il y a là précisément deux éléments précieux d'identité, et qu'on pense involontairement au merveilleux moyen d'identification qui possède ces qualités au plus haut point : la méthode dactyloscopique. Ce n'est pas un simple rapprochement sans intérêt que nous faisons là : M. A. Bertillon, dans deux articles parus dans la *Revue scientifique* (1897 et 1898), s'appuyant sur ces caractères, a proposé l'écriture comme moyen d'identification. Mais, si l'écriture *naturelle* possède au plus haut degré ces deux qualités : individualité et variété, et, jusqu'à un certain point, la pérennité, le fait que chacun peut volontairement déformer son écriture met ce procédé bien au-dessous de la méthode dactyloscopique, en tant que moyen d'identification.

Nous venons de voir qu'une simple majuscule, un simple chiffre révèlent une grande variété de formes ; nous

devons donc nous attendre à rencontrer une diversité infiniment plus grande encore quand nous envisagerons l'écriture dans son ensemble, avec la multiplicité de ses combinaisons.

Si l'on demande à quelques personnes de combien de façons différentes elles croient qu'il est possible de tracer le chiffre 1, les réponses pourront être très variables, mais la plus hardie ne s'élèvera guère au-dessus de quelques milliers. Nous ne rapporterons pas au long le calcul fait par M. Crépieux-Jamin (il est développé dans son livre: *Les Bases fondamentales de la Graphologie* ; qu'il nous suffise de dire que ce calcul est rigoureusement logique et que l'auteur est certainement resté, dans l'estimation du nombre des variétés et des combinaisons de ces variétés entre elles, très au-dessous de la vérité.

Le résultat, pour ce seul chiffre, un simple bâton, est un nombre de *27 chiffres*, un nombre de l'ordre des sextillions.

Cette démonstration mathématique est intéressante, non par la justesse du chiffre, mais parce que ce chiffre est tellement éloigné de celui qu'aurait fixé le lecteur le plus convaincu du principe que nous démontrons, que nous avons jugé l'expérience très instructive et très frappante.

De ces deux propositions: individualité et variété de l'écriture, que nous croyons avoir suffisamment démontrées, les graphologues se servent pour légitimer leur étude et concluent: « Le nombre des écritures est infini parce que le nombre des caractères est infini également; chaque écriture comme chaque caractère est personnelle

à l'individu: l'écriture est donc fonction de l'état psychique. » Cette proposition, quoique vraisemblable, est peut-être un peu hâtive et peut paraître insuffisamment prouvée; nous en poursuivrons donc la démonstration.

Que le geste, la mimique puissent, dans une certaine mesure, qui reste d'ailleurs à établir, être un reflet de la personnalité, personne ne songera à le contester. Il importe ici de donner au mot « geste » son acception la plus large et de comprendre par là non seulement les gestes des bras, mais aussi la démarche et tous les mouvements de la physionomie qui sont des auxiliaires à l'expression de la pensée. Le langage parlé lui-même est une forme du geste: c'est par une incitation motrice de même nature que les muscles de la face produisent le sourire et les muscles du larynx la voix.

On fait journellement et l'on a fait, sans doute, de tout temps des observations souvent inconscientes, parfois erronées sur la démarche, l'allure, la physionomie de ses semblables. Des observateurs plus clairvoyants et plus méthodiques ont tenté d'en établir les règles et ont constitué une science, voisine de la Graphologie, par son but et par ses moyens: la Physiognomonie, complétée par l'étude de la Mimique. Lavater, au début du *xix^e* siècle, lui fit faire d'importants progrès et signala, d'ailleurs, ses rapports avec la graphologie. D'autres auteurs: Delestre (1866), Mantegazza (*Fisionomia e Mimica*), Piderit (*La Mimique et la Physiognomonie*) ont traité de la même question.

L'étude de la mimique fournit des renseignements supérieurs à ceux que donne la physiognomonie; en effet, la première représentant le mouvement et la vie, il y

a, entre elles, toute la différence qui sépare la cinématographie de la photographie. Et l'on conçoit que l'écriture, qui a l'avantage d'enregistrer automatiquement les plus subtiles et les plus fugitives nuances du geste scripteur, présente cette supériorité à un degré plus élevé encore.

L'étude de l'évolution du langage écrit est fort instructive et nous y trouvons une preuve éclatante de l'assimilation de l'écriture au geste.

L'homme dispose, pour extérioriser sa pensée, de trois procédés constituant trois formes de langage :

- 1° Le langage mimique;
- 2° Le langage parlé;
- 3° Le langage écrit.

Il est naturel que ces trois langages dont l'homme actuel use simultanément aient contracté entre eux des rapports étroits et s'influencent réciproquement.

Malgré tout l'attrait de la thèse soutenue par M. L. Alotte sur la primordialité de l'écriture, il nous paraît vraisemblable d'admettre que, de ces trois formes de langage, la forme écrite est apparue la dernière. Quoi qu'il en soit, si l'on peut admettre que le langage parlé a, pour ainsi dire, acquis droit de cité dans le cerveau humain par suite de l'ancienneté de la fonction transmise sans interruption à la descendance, on ne peut en dire autant du langage écrit. Celui-ci, en effet, malgré l'ancienneté de l'écriture, vieille de plus de cinquante siècles, est, pour chacun de nous pris en particulier, une acquisition toute récente. L'écriture, qui resta si longtemps l'apanage exclusif d'une aristocratie, ne s'est pas transmise directement par l'hérédité et aucun de nous ne saurait affirmer

qu'au delà de la cinquième ou sixième génération ses ascendants savaient lire et écrire.

Le langage écrit est également bien plus conventionnel que le langage parlé: il emprunte, en effet, pour son expression, un organe physiologiquement réservé et adapté au geste proprement dit: la main.

C'est donc par une sorte d'artifice et *en réduisant son geste à l'échelle du mouvement graphique*, que la main traduit la pensée.

Nous ne pouvons ici entrer dans de longs développements sur l'évolution de l'écriture, mais nous devons, au point de vue de la direction, distinguer, avec C. Vogt, trois grandes classes d'écritures:

- 1° les Ecritures indogermaniques;
- 2° les Ecritures chinoise et japonaise;
- 3° les Ecritures sémitiques;

les premières se tracent de gauche à droite, les deuxièmes de haut en bas, les troisièmes de droite à gauche; mais on peut les ramener à deux types:

- 1° les Ecritures qui sont *centrifuges* par rapport au scripteur (Ecritures indogermaniques);
- 2° les Ecritures qui sont *centripètes* (chinoise, japonaise et sémitique).

Au lieu de s'égarer dans les hypothèses subtiles qui ont été proposées en explication de ce fait, n'est-il pas plus simple d'introduire, dans la direction de l'écriture, c'est-à-dire dans les tendances permanentes du bras, l'influence des tendances particulières, c'est-à-dire le geste? Une écriture centrifuge est un geste centrifuge et inversement, et la question de la direction de l'écriture se réduit à celle-ci :

1° Quelles sont les significations du geste centrifuge et du geste centripète ?

2° Quelles sont les caractéristiques de la race aryenne, quelles sont celles de la race sémitique; et peut-on établir un rapport entre la caractéristique du geste centrifuge et la race aryenne d'une part, entre la caractéristique du geste centripète et la race sémitique d'autre part ?

Or, la coïncidence ne peut pas être plus complète; l'Aryen excelle dans l'action, le Sémite est surtout méditatif, le Chinois patient et conservateur. « Mais qui dit action dit expansion, qui dit méditation dit concentration: peut-on rêver traduction plus exacte des mots: centrifuge et centripète ? » (*Revue philosophique*, T. IX.)

A l'appui de la même démonstration et dans un ordre d'idées voisin, nous rappellerons les communications faites, en 1883, à la *Société de Biologie*, par G. Delaunay: cet auteur attirait l'attention sur la tendance dextrogyre ou sinistrogyre que présentaient tels ou tels individus dans leurs allures en général et dans quelques mouvements particuliers; il avait même cherché à établir que cette tendance pouvait servir à classer les races, les sexes et les individus suivant leur place sur l'échelle de l'évolution.

Dans le *Bulletin de la Société de Psychologie physiologique* (1887), M. Héricourt ayant remarqué qu'il est possible de faire, sur l'écriture, des observations du même genre, montre qu'il y a là « un caractère différentiel des écritures ». En voici le principe:

Sur un modèle d'écriture anglaise calligraphique, on peut constater que le nombre des courbes dirigées vers la droite (dextrogyres) s'y trouve sensiblement égal à

celui des courbes dirigées vers la gauche (sinistrogynes); chacune de ces deux grandes espèces de courbes comportant elles-mêmes deux variétés, suivant que ces courbes sont centripètes, c'est-à-dire ramènent la plume vers le scripteur, ou centrifuges quand elles l'en éloignent.

L'écriture calligraphique exige donc de la main une aptitude égale aux mouvements circulaires des quatre variétés; or, si l'on compare à ces lettres calligraphiques les lettres de l'écriture courante on constate que cette main présente, pour une seule variété de ces mouvements, une prédilection marquée et qu'elle supprime celles qui lui sont antipathiques ou les transforme dans le sens de ses préférences : c'est ce qui fait que les lettres que trace chacun de nous sont loin de ressembler aux modèles des cahiers d'écriture.

Sans vouloir fixer la valeur séméiologique des écritures dextro et sinistrogynes, nous dirons que l'ensemble des observations de M. Héricourt, confirmant d'ailleurs les conclusions de G. Delaunay sur la mimique, semble prouver que d'une manière générale les scripteurs dextrogynes ont des qualités psychiques supérieures à celles des scripteurs sinistrogynes. L'écriture sinistrogynne en effet, a pour résultat de porter vers la gauche le centre de gravité des lettres, de retarder par conséquent le mouvement normal de l'écriture qui est dirigé vers la droite : on conçoit qu'une telle écriture retardée, inhibée comme l'on dit, sera une mauvaise auxiliaire pour une pensée rapide et qu'au contraire l'écriture dextrogynne sera mieux en rapport avec l'activité de l'idéation.

Ne tirerait-on de ces expériences si intéressantes, aucune formule plus précise, qu'elles auraient en tout cas,

selon nous, le grand mérite d'apporter une preuve de plus que « le geste scripteur n'est qu'un cas particulier du geste en général. »

Nous fournirons enfin une dernière preuve du fait :

Le mouvement centrifuge par rapport à l'axe du corps est le mouvement normal pour toutes les actions qui nécessitent plus d'étendue que de puissance, ce qui est en particulier le cas de l'écriture. Notre écriture réalise donc la meilleure condition.

Mais la direction centrifuge, qui est de gauche à droite pour la main droite, doit être de droite à gauche pour la main gauche. Le piano nous en offre un exemple frappant : l'enfant qui débute monte la gamme de la main droite plus facilement qu'il ne la descend et c'est l'inverse pour l'autre main. Si l'écriture est assimilable au geste elle doit présenter ce même caractère.

Demandons à une personne d'écrire des deux mains en même temps la même phrase : nous constatons que : tandis que la main droite écrit normalement, la gauche écrit renversé de sorte que si l'on ploie le papier au centre, les deux écritures, symétriques par rapport à cet axe, se recouvriront et sembleront être l'empreinte l'une de l'autre. Et la main gauche exécute très facilement cette écriture que l'on nomme « l'écriture en miroir » alors qu'elle exécuterait plus difficilement l'écriture normale.

On avait observé depuis assez longtemps sans pouvoir en expliquer le mécanisme, que des aphasiques ayant perdu la faculté d'écrire de la main droite, écrivaient naturellement de la main gauche l'écriture en miroir. Ce fait s'explique bien désormais : le centre de l'hémisphère

gauche qui préside aux mouvements de la main droite étant aboli, le malade y supplée par un centre symétrique droit commandant à la main gauche, et, l'agraphie lui enlevant tout souvenir de la manière habituelle d'écrire, sa main gauche exécute le mouvement dans la direction centrifuge (normale pour elle), c'est-à-dire vers la gauche.

Bien plus, les mêmes observations faites sur des hommes de langues sémite et d'écritures centripètes, écrivant l'arabe ou l'hébreu par exemple ont donné (*mutatis mutandis*), des résultats semblables.

La démonstration nous semble faite du principe que nous énonçons au début de ce chapitre.

Le geste est, dans une certaine mesure, fonction de la personnalité.

Or, l'écriture n'est qu'un cas particulier du geste en général.

L'écriture est donc, dans une certaine mesure, fonction de la personnalité.

Cette vérité, à la clarté des diverses expériences et des observations que nous avons commentées, nous apparaît avec la netteté d'un syllogisme dont nous avons démontré la majeure et la mineure, et nous pouvons conclure que la graphologie est un simple chapitre de l'étude de la mimique, qui rentre elle-même dans l'étude encore plus générale de la physiologie des mouvements.

III

Nous nous sommes borné à démontrer jusqu'alors que l'étude de l'écriture est rationnelle et peut, dans une certaine mesure, nous fournir des renseignements sur la personnalité. Quittant le domaine du raisonnement et de la théorie nous allons aborder maintenant la question par son côté pratique et envisager les applications possibles de ce principe.

Le but presque uniquement poursuivi par les graphologues jusqu'à présent, a été de faire le portrait moral d'un inconnu d'après son écriture. Nous avons vu quelles sont les méthodes employées pour y parvenir. Dans quelle mesure y réussissent-ils ? L'estimation des résultats est difficile en cette matière où la part d'interprétation joue un si grand rôle. Cependant, la lecture de l'enquête de M. Binet que nous avons relatée et celle des différentes publications où paraissent ces portraits graphologiques, nous montrent que les résultats obtenus par les divers auteurs sont extrêmement différents et de valeur fort inégale. Les graphologues, nous y reviendrons tout à l'heure, nous semblent avoir abordé l'étude de l'écriture par son côté le plus difficile en lui demandant d'emblée l'analyse psychologique.

Nous sommes persuadé qu'il y a bien peu de person-

nes, parmi celles qui s'occupent de graphologie, qui soient capables de faire un véritable portrait moral. Il ne suffit pas d'énumérer les qualités et les défauts saillants d'un caractère, il faut encore les combiner entre eux, les faire réagir les uns sur les autres, les hiérarchiser; connaître les traits épars d'un caractère, ce n'est pas connaître le caractère lui-même, et les lois de leurs combinaisons ne sont encore qu'imparfaitement connues.

Aussi, dans l'immense majorité des cas, le portrait reste-t-il dans le vague; l'auteur observe une réserve prudente, craignant de se compromettre : c'est le type du portrait interchangeable, qui rappelle un peu les consultations que donnent les professionnelles du marc de café.

D'autres fois le graphologue amateur entreprendra, d'après l'écriture le portrait d'un homme connu. Le procédé est différent : il fera alors instinctivement son portrait d'après le jugement qu'il porte sur la personne et, dans ce cas, les signes graphologiques au lieu d'être les guides du travail, deviendront des esclaves au service de l'idée préconçue. C'est le système de l'adaptation forcée des signes aux qualités.

Quelques graphologues sont restés attachés à la méthode de Michon par déférence, semble-t-il; il ne peut y avoir de dogme en matière scientifique et l'orthodoxie mènerait à la routine. Les règles de la graphologie, comme les avait énoncées Michon, ne sont plus admissibles et il était nécessaire de les modifier.

Tout le monde a observé que les écritures de personnes de caractère semblable peuvent être apparemment très différentes et que, d'autre part, des écritures très ressemblantes peuvent appartenir à des scripteurs de carac-

lère différent. Ces deux observations montrent bien que la traduction importante d'une qualité ne doit pas résider dans ces petits signes qui peuvent varier et disparaître et auxquels il serait imprudent d'accorder trop de valeur, mais qu'elle doit d'exprimer par un caractère plus général et plus constant du graphisme.

C'est ce qu'a énoncé et développé M. Crépieux-Jamin et il est à souhaiter que les graphologues, en dépit du respect des traditions, et de l'amour-propre individuel, se rattachent à cette méthode qui est la condition du progrès. De moins en moins la graphologie ressemblera à l'idée que s'en fait encore à tort le public, de moins en moins elle résidera dans l'interprétation étroite de la forme d'une majuscule ou de la barre d'un *t*.

Nous sommes convaincu que dans l'analyse psychologique la graphologie donnera (elle les donne déjà aux mains de quelques-uns) des résultats surprenants. Mais, pour l'instant, le graphologue a le devoir de ne pas demander à son art plus qu'il ne peut donner. La part d'interprétation personnelle en fait en ce moment la grosse difficulté et l'empêche d'être à la portée de beaucoup de gens : or beaucoup de gens « font » de la graphologie. Jusqu'à la fixation et la vérification de tous les signes, toutes ses applications, et elle est susceptible d'en recevoir de nombreuses, peuvent être un danger dans des mains imprudentes.

La graphologie relève de la psychologie et de la physiologie : c'est donc des psychologues et des physiologistes qu'elle doit attendre ses plus importants progrès. Nous allons voir que déjà les travaux sur le sujet sont nombreux et examiner les résultats obtenus.

L'étude de la physiologie, du mécanisme de l'écriture est appelée à rendre à la graphologie les plus grands services en lui permettant d'établir ses lois sur une base d'expérience solide. Il importe en effet, de faire le départ entre les signes qui correspondent réellement à des mouvements psychiques (les seuls qui nous intéressent), et ceux qui sont l'expression des simples excitations physiques. Il faut tenir compte, dans l'examen de l'écriture, d'un grand nombre de facteurs capables d'influencer le tracé. La nature du papier, la qualité de la plume, et de l'encre, sont des intermédiaires non négligeables qui les modifient dans une certaine mesure. L'éclairage, le froid, la chaleur, les troubles émotifs, un exercice violent accompli auparavant, sont des facteurs accidentels dont il faut tenir compte et dont on devra préciser l'importance et la façon dont ils influent sur le tracé.

Nous croyons que c'est par l'étude approfondie de la physiologie de l'écriture que ce résultat pourra être obtenu. Le docteur Javal, dans un article publié en 1880 dans la « Revue Scientifique », étudiait déjà le mécanisme de l'écriture.

En 1897, G. Obici, de Ferrare (*Revista Sperimentale de Frenatria*), l'étudie au point de vue physiologique et graphologique. Dans ses observations, qui ont porté sur les enfants des écoles, Obici s'est servi de la plume électro-magnétique d'Edison.

Cet appareil fut employé également en 1893 par MM. Binet et Courtier.

En 1898, M. Binet présente un appareil très simplifié : le « Pressiographe » qui, à l'aide de trois palettes indé-

pendantes permet de déterminer le rôle respectif du pouce, de l'index et du médius.

Les aliénistes Ottolenghi et Carrara, se servant de la plume d'Edison, constataient chez certains criminels et chez des fous et des alcooliques une allure spéciale dans les mouvements des déliés qui contraste totalement avec celle qu'on rencontre chez le plus grand nombre des normaux.

Enfin Gros a montré pour les maladies du cerveau et Mayer pour les accès d'alcoolisme, que la pression prendrait des aspects tout différents chez les anormaux.

Toutes ces expériences sont intéressantes et, bien qu'elles ne nous permettent pas de poser dès à présent des conclusions fermes, elles ont ouvert une voie nouvelle et font espérer de cette méthode les plus heureux résultats.

Nous exposerons enfin, avec quelques détails, les expériences de MM. Héricourt, Ferrari et Richet, publiées dans la « Revue Philosophique » (1886). Voici un passage de cet article :

« L'écriture est sous la dépendance directe des états permanents ou passagers de la personnalité, au même titre que le geste en général. En d'autres termes, le mouvement qui agite la main de l'homme qui tient une plume aurait la même origine, la même nature et la même signification que ceux qui déterminent ses allures générales, ou animent son visage pour lui constituer une physionomie particulière...

« L'emploi des suggestions hypnotiques se présentait naturellement à l'esprit pour fournir cette preuve. En effet, dans ces cas, l'expérimentateur peut modifier les états de la personnalité, ainsi que pour la première fois

l'un de nous l'a indiqué il y a déjà trois ans (Revue philosophique 1883). Ce fait a, depuis, été vérifié par d'autres observateurs.

« Si la forme de l'écriture est réellement sous la dépendance de ces états de conscience et de personnalité, à chaque personnalité différente doit correspondre une écriture différente.

« Les résultats de l'expérimentation ont confirmé ces prévisions. Voici, à titre d'exemple, une dame chez laquelle on obtient avec la plus grande facilité l'état de veille somnambulique; on la fait écrire normalement, puis on la ramène à l'âge de 12 ans : deux écritures bien différentes correspondent à ces deux états de personnalité.

« La première conclusion à tirer de ces expériences, et celle sur laquelle nous tenons à insister, c'est qu'elles démontrent que les variations de l'écriture sont fonction des variations de la personnalité. Nous nous bornerons à faire remarquer que les changements opérés dans l'écriture ont porté : 1° sur les dimensions des lettres; 2° sur leur contexture; 3° sur l'épaisseur des traits; 4° sur leur direction générale. Il reste à vérifier et à établir les lois de ces variations et à les expliquer physiologiquement. »

L'idée d'une expérience de cette nature avait été formulée déjà en février 1886 par M. Hoctes, mais il faut reconnaître qu'à ce moment les expériences des auteurs précédents étaient déjà commencées.

Ces expériences ont été complétées; d'autres suggestions et les plus diverses ont été faites au sujet ; on a successivement suggéré à un sujet qu'il était : un homme très âgé, un paysan madré et retors, puis Harpagon, puis Napoléon. Toutes ont donné, dans les grandes lignes, les

mêmes résultats : l'écriture du sujet s'est modifiée, le geste scripteur s'est transformé comme le geste en général, chaque fois dans un sens différent et ces expériences n'ont pas seulement prouvé la *réalité possible* de la *graphologie*, mais, dans une certaine mesure, sa *réalité effective*, car les variations graphiques reproduisaient, dans leurs traits généraux au moins, les signes caractéristiques attribués par les graphologues aux diverses personnalités suggérées.

L'article de MM. Héricourt, Ferrari et Richet est donc réellement un « baptême scientifique » pour la graphologie.

L'étude de l'écriture a été abordée également par les médecins, qui y ont cherché un élément de diagnostic.

Cependant, cette application de la graphologie, qui nous paraît devoir être très féconde, n'a pas encore donné tous les bons résultats qu'on pourrait en attendre : c'est que les médecins qui l'ont abordée ont, pour la plupart, délaissé complètement le côté graphologique, de sorte que l'on peut dire que leurs travaux sur cette question sont aussi peu graphologiques que ceux des graphologues sont peu médicaux.

En effet, pour n'en citer qu'un exemple, l'étude de l'écriture des aliénés a déjà tenté beaucoup d'auteurs : médecins et graphologues. Mais les premiers l'ont étudiée surtout au point de vue du texte et des idées n'osant chercher la valeur du signe graphologique et les seconds ont apporté pour la plupart à cette étude, un esprit aussi peu scientifique que possible : la folie, pour eux, c'est

seulement l'excitation maniaque, c'est la folie des faits divers.

L'importance énorme que présenterait l'étude rationnelle des écrits pathologiques est manifeste :

1° *Intérêt historique*, par l'interprétation rétrospective des documents qui nous restent des auteurs disparus ;

2° *Intérêt purement médical* : recherches de symptômes nouveaux concourant à l'établissement du diagnostic ;

3° *Intérêt médico-légal* :

a) *Au civil* : interprétation de la valeur des testaments olographes (Article 901 du Code civil).

b) *Au criminel* : étude des écrits laissés par les suicidés; des auto-accusations; des lettres de toute sorte calomnieuses ou menaçantes qui parviennent chaque jour à la police; enfin des questions de responsabilité.

Il ne peut entrer dans le cadre de ce travail de développer chacun des points que nous venons d'énumérer : nous allons simplement passer une revue rapide de ce qui a été fait concernant quelques-uns de ces points, ajoutant, lorsque l'occasion s'en présentera, une réflexion sur ce que l'on pourrait faire encore.

Les écrits des malades ont été surtout étudiés au point de vue du diagnostic des maladies nerveuses et mentales. Le mécanisme du langage est le suivant : la pensée, élaborée dans les centres psychiques, passe ensuite dans les centres spéciaux affectés au langage, puis dans les centres moteurs et aboutit finalement à la production d'une des trois formes de langage : le geste, la parole ou

l'écriture. Dans ce dernier cas c'est le faisceau pyramidal qui servira de conducteur à cette pensée et actionnera les muscles de l'avant-bras et de la main.

On conçoit qu'un appareil aussi compliqué peut être facilement lésé sur un de ces points et que cette lésion peut se trouver à une hauteur quelconque sur le trajet que nous venons de décrire.

On peut, sans entrer dans le détail, considérer que les troubles de l'écriture seront de deux ordres principaux :

- 1° Les troubles moteurs ;
- 2° Les troubles psychiques.

Il y a un parallèle très intéressant à établir entre les troubles de l'écriture et les troubles de la démarche : il est fréquent en clinique de voir un médecin affirmer un diagnostic sur le type de démarche du malade et l'on dit constamment : démarche cérébelleuse, ataxique, etc... Aussi, dès 1879, Erlenmeyer prétendait-il pouvoir, par le seul examen des modifications de l'écriture, poser le diagnostic de paralysie générale avant l'apparition d'aucun autre symptôme.

Dans sa thèse d'agrégation, Fernet (1872), avait déjà fait très complètement l'étude des tremblements, et avait pu en établir les diagnostics différentiels d'après la maladie qui les provoquait.

Les auteurs qui ont étudié les troubles psychiques dans les écritures sont nombreux. Il faut citer : Marcé (1864), Erlenmeyer (1879), Max Simon (1888), A. Mathieu (1890), Seglas (1892), Rogues de Fursac (1905).

Leurs travaux sur la question sont considérables et, si nous ne pouvons entreprendre de les développer ici,

qu'on nous permette d'attirer l'attention sur un point particulier de cette étude :

Chacun sait que l'anatomie normale des centres nerveux, de la moelle par exemple, si longtemps obscure, a fait de grands progrès du jour où l'on eut l'idée de s'appuyer pour l'établir sur l'anatomie pathologique. Pourquoi, dans la matière qui nous occupe, ne procéderait-on pas de même, de la psychologie pathologique à la psychologie normale ?

Au lieu de se demander quels services la graphologie pourrait rendre à la médecine mentale et nerveuse, on pourrait chercher quels services cette dernière peut rendre à la graphologie. Au lieu de chercher dans l'écriture d'un homme normal la signification d'un trait graphique en rapport avec un trait de caractère plus ou moins apparent, nous pensons qu'il serait avantageux d'opérer sur un maniaque par exemple, monomane de préférence, chez lequel un trait de caractère se trouverait hypertrophié pour ainsi dire, et dont l'écriture nous présenterait, grossi également et rendu plus apparent, le trait graphique qui y correspond.

Un paralytique général, par exemple, à la période de mégalomanie, présentera dans son écriture, les signes de l'orgueil et du contentement de soi, alors qu'un mélancolique montrera des signes de tristesse et de dépression. Il serait possible, croyons-nous, de poursuivre assez loin cette étude, en prenant les précautions suivantes :

a) Choisir un malade à délire bien systématisé.

b) Le faire écrire sur un sujet qui touche à son idée délirante.

c) Se procurer autant que possible des écrits antérieurs à la maladie, comme terme de comparaison.

d) Faire exécuter au sujet une triple épreuve écrite comprenant :

1° Une copie ;

2° Une dictée ;

3° Une rédaction libre.

La première donnera la mesure des troubles de la mémoire visuelle; la seconde des troubles de la mémoire auditive; la troisième des troubles psychiques.

On conçoit, comme l'a dit Marce, que, si les rapports du caractère à l'écriture sont incontestables pour l'homme en santé, à plus forte raison doivent-ils exister pour certains aliénés dont les convictions profondes, les sentiments très accentués se font nécessairement jour à travers tous les actes de la vie et communiquent à l'écriture une empreinte directe et caractéristique.

Le travail est long : nous avons fait, sur les écritures de paralytiques généraux mégalomanes, quelques observations et relevé quelques signes trop vagues encore pour être énoncés. Mais ces faibles résultats nous ont encouragé dans cette voie et nous sommes persuadé qu'il y a lieu d'espérer de ce mode de recherches les plus heureux résultats.

La valeur des signes une fois fixée, la graphologie rendra à la médecine et au-delà, les bienfaits qu'elle en aura reçus. Dans l'étude psychologique des demi-fous, de ces anormaux simplement excentriques, l'étude de l'écriture pourra rendre les plus grands services, et à notre époque, où l'on parle beaucoup de psy-

cholérapie, le médecin aurait intérêt à connaître les côtés anormaux du caractère de son malade.

Abordant maintenant les rapports de la graphologie avec la médecine légale, nous dirons un mot d'un chapitre où elle nous paraît susceptible de jouer un rôle : l'établissement de la responsabilité en matière criminelle.

On nous objectera peut-être qu'un clinicien ne manque pas de moyens, et plus sûrs et plus éprouvés, d'établir son diagnostic et que l'examen de l'écriture est très peu de chose à côté. Outre que le médecin, dans des circonstances aussi graves, ne saurait s'entourer de trop de précautions, nous citerons en réponse, un passage de M. Héricourt (*Revue Philosophique*, Novembre 1885) :

« L'observation a montré que, dans les maladies du système nerveux central, quand il s'agit des lésions des organes de transmission et d'exécution, les traits graphiques ne sont altérés que dans leur netteté : l'écriture est alors plus ou moins tremblée, hésitante ou surchargée de traits involontaires, mais quand les centres psycho-moteurs sont atteints, quand il s'agit d'une maladie de la corticalité cérébrale elle-même, alors le désordre des idées qui en résulte se traduit par des lettres monstrueuses dont la nature est précisément en rapport avec la forme morbide de la fonction : ainsi un paralytique général qui n'en sera qu'à cette première période caractérisée par des idées ambitieuses, sera surpris à intercaler dans ses mots des majuscules de forme bizarre. Certains assassins, qui d'ailleurs ont été exé-

cutés et dont l'écriture présentait cette particularité, n'étaient vraisemblablement que des aliénés méconnus ».

Cette affirmation de M. Héricourt, toute troublante qu'elle soit, ne semble pas exagérée. Il serait intéressant de voir, en recherchant parmi les pensionnaires des asiles, si plusieurs d'entre eux n'ont pas subi, avant leur internement, des condamnations pour un délit ou un crime qui n'étaient imputables, en réalité, qu'à leur maladie encore dissimulée. Il serait intéressant de voir également si, par l'examen des écrits contemporains et leur comparaison avec des écrits antérieurs, l'état morbide ne se révélait pas déjà dans le graphisme. Le temps nous a manqué pour exécuter ces recherches, mais nous les signalons, pensant qu'elles permettraient peut-être d'établir l'utilité de la graphologie dans les questions de responsabilité criminelle.

Nous envisagerons enfin une application des plus importantes de la graphologie : l'expertise en écritures.

Nous verrons tout d'abord que l'expertise en écritures est rationnelle et scientifiquement justifiée ; nous examinerons ensuite les différentes méthodes employées par les experts ; comme conclusion, nous tâcherons enfin, en comparant les procédés employés et aussi les résultats obtenus, de trouver une réponse à cette double question non encore résolue, semble-t-il :

a) Un écrit peut-il constituer en justice une *preuve indiciale* ?

b) A quelle méthode d'expertise le juge doit-il accorder sa confiance ?

Nous laisserons volontairement de côté les méthodes chimiques ou photographiques qui permettent de déceler les grattages, les surcharges, etc..., pour nous en tenir uniquement aux procédés d'examen du tracé proprement dit.

L'expertise en écritures est-elle rationnelle ? Peut-on s'appuyer sur elle pour affirmer l'identité, peut-elle, en un mot, constituer une preuve indiciale ?

Deux conditions, au moins, sont nécessaires; il faut, d'une part, que chaque écriture soit bien personnelle à l'individu qui l'a tracée, et que, d'autre part, on ne puisse pas rencontrer deux écritures semblables chez deux individus différents. Le début de notre second chapitre, consacré à la démonstration de cette individualité et de cette variété des écritures en vue de légitimer la graphologie, a, du même coup, légitimé l'expertise en écritures. Nous n'y reviendrons pas et nous admettrons donc ce principe, du moins quant à l'écriture naturelle ; nous verrons tout à l'heure ce qu'il en est pour l'écriture déguisée.

Cependant, les expertises en écritures sont tombées depuis quelques années dans un profond discrédit, et l'on est obligé, en constatant les résultats déplorables des experts, de reconnaître que la défiance des juges est motivée. A quoi sont dus ces mauvais résultats ? Au principe lui-même ou à l'incompétence des experts employés ? Nous allons essayer d'y répondre.

M. le Professeur Lacassagne, dans la leçon d'ouverture de son cours du 6 décembre 1896, intitulée : « Les Erreurs judiciaires et les Médecins experts », insiste sur

l'avantage qu'il y aurait à faire donner à ces derniers une instruction technique adaptée à leur rôle et qui en ferait véritablement des experts professionnels.

MM. le Professeur Lacassagne se place, en parlant ainsi, au point de vue des expertises en général, mais ce qu'il en dit s'applique avec une justesse frappante au cas particulier des expertises en écritures. Nous verrons plus loin qu'on a rapporté à cet état de choses un début de remède.

Il faut savoir qu'actuellement, les places d'experts en écritures sont attribuées, surtout en province, à peu près au hasard; on y emploie de préférence des greffiers, des instituteurs, des professeurs d'écriture.

Avant 1789, la corporation des écrivains publics possédait des « Maîtres-experts-écrivains-jurés », commis par le Lieutenant de police « pour la vérification des écritures et signatures, comptes et calculs contestés en justice ». Ils étaient tenus, pour obtenir le titre, de subir un examen et de produire un « chef-d'œuvre ». La Révolution les supprima en supprimant les corporations, et la Troisième République se trouve, sous ce rapport, moins bien servie que l'Ancien Régime, puisque ses experts en écritures sont nommés au hasard et qu'on ne leur demande plus de faire leurs preuves.

Les méthodes de ces experts occasionnels n'ont d'ailleurs pas varié. Elles consistent dans la comparaison littérale des textes; si, dans les pièces de question, les *a*, par exemple, sont formés et les *t* barrés de la même façon que dans les pièces de comparaison, l'expert conclut à l'identité. Il conclut inversement dans le cas contraire. On a vu de ces experts calligraphes addition-

ner d'un côté les ressemblances, de l'autre les dissemblances, faire la soustraction entre les deux nombres et conclure d'après le résultat obtenu.

Nous n'insisterons pas sur ce procédé. Il s'est jugé lui-même par les résultats qu'il a donnés. Nous possédons un petit livre datant de 1656, intitulé « *Traité des inscriptions en faux* », dans lequel l'auteur, Raveneau, critique déjà chez ses collègues cette manière d'opérer.

Cet état de choses a eu pour conséquence que les tribunaux s'abstiennent systématiquement de demander le concours des experts. Dans ce cas, c'est le juge lui-même qui fait l'expertise et la situation n'en est pas améliorée pour cela.

L'inhabileté des experts calligraphes, en même temps qu'elle ruinait chez les uns toute confiance dans le principe même des expertises, provoquait chez d'autres une réaction contre cette méthode tout intuitive, et donnait naissance à la méthode dite des mensurations.

P. Frazer, aux Etats-Unis, publiait en 1894, un manuel technique d'expertise, intitulé : « *Examination of documents* ». Il y développait un certain nombre de procédés nouveaux, parmi lesquels des applications du microscope et de la photographie aux expertises d'écritures, et des procédés de mensuration. Le service de l'identité judiciaire de la Préfecture de Police possède des installations micro-photographiques dans ce but, et M. A. Bertillon, développant les idées de Frazer a imaginé de fonder sur l'écriture un procédé d'identification calqué sur celui de la méthode dactyloscopique qui lui avait donné de si bons résultats.

Actuellement, une méthode voisine et qui en dérive est

appliquée dans les Laboratoires de Police technique. Elle se trouve exposée dans le livre du docteur E. Locard : « L'Enquête criminelle et les Méthodes scientifiques », et consiste essentiellement à « décomposer l'écriture en des éléments mesurables et à procéder à des comparaisons rigoureuses de valeurs chiffrées ».

L'expert mesurera, par exemple, le *rapport de gladio-lage* (la progression suivant laquelle les lettres diminuent de grandeur vers la fin des mots), l'*indice curvimétrique* (on mesure la corde des arcs de cercle qui composent les lettres *m*, *n*, *u*, par exemple), le *parallélisme grammatical* (on cherche dans un mot, dont l'axe des lettres ou jambages des lettres a été prolongé en haut et en bas, à quelle hauteur se coupent ces différents axes), etc..., etc...,

Les résultats ainsi obtenus sur les pièces de question et les pièces de comparaison, et exprimés par des chiffres sont complétés par l'établissement de courbes et, de la superposition possible ou non de ces courbes, l'expert conclut à l'identité ou à la non-identité.

A priori, la méthode est séduisante, parce qu'elle fait entrer la notion de grandeur dans l'expertise en écritures et qu'elle semble lui donner ainsi une base solide et concrète, substituant la mesure à l'interprétation. Si on l'examine de plus près et qu'on essaie de l'appliquer, de nombreuses difficultés surgissent, et l'on s'aperçoit que la méthode nouvelle, en faisant intervenir la mesure, n'a pas éliminé l'élément d'appréciation personnelle. En effet, pour n'en citer qu'un exemple, et chacun peut s'en convaincre, il est excessivement difficile, sur une écriture un peu mouvementée, de déterminer l'axe de chaque jambage de lettres. Certains de ces axes peuvent être tracés de

façons très différentes et, ce qui est plus grave, le même expert n'est pas certain, à deux mots d'intervalle, d'apprécier de la même façon cette direction.

Frazer admettait que lorsque, dans ses expertises, les résultats différaient de moins de 15 %, l'écrit était authentique. Cette arithmétique est redoutable, et l'application de ce système à l'écriture de Dreyfus par M. A. Bertillon a produit un résultat désastreux.

Il serait prématuré sans doute de juger la méthode sur ce simple résultat, mais on peut affirmer que dans l'état actuel des choses, elle ne répond pas aux promesses de Frazer, qui prétendait « remplacer les disputes métaphysiques et les vagues indications des impressions subjectives par l'introduction de la méthode expérimentale » et donner les moyens d'appliquer « le mesurage et les formes les plus simples de l'expression mathématique des probabilités ».

Cette phrase à effet est à rapprocher d'un extrait du jugement de la Cour de Cassation, à l'issue du célèbre **procès Dreyfus**, et à la suite d'un examen de la méthode Bertillon, pour lequel avaient été désignés MM. Darboux, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Appell, doyen de la Faculté des Sciences, et Poincaré, professeur à la même Faculté :

« Attendu que les trois experts ont dressé à l'unanimité un rapport dans lequel ils établissent que la reconstitution du bordereau, effectuée par Bertillon, est fausse, que ces planches sont le résultat d'un traitement compliqué...

« Que le rapport aboutit aux conclusions suivantes :

« Tous ces systèmes sont absolument dépourvus de toute valeur scientifique; 1° parce que l'application du

calcul des probabilités à ces matières n'est pas légitime; 2° parce que la reconstitution du bordereau est fausse; 3° parce que les règles du calcul des probabilités n'ont pas été correctement appliquées; en un mot, parce que les auteurs ont raisonné mal sur des documents faux... »

Nous ne pouvons rien ajouter à l'opinion aussi nettement exprimée des savants experts. Nous ferons seulement observer en terminant que dans l'affaire Dreyfus l'expertise était servie par des conditions aussi favorables que possible : écritures naturelles et documents abondants.

Nous avons vu que ni les méthodes calligraphiques, ni la méthode des mensurations, dans son état actuel, ne peuvent satisfaire les exigences de la justice. Il existe une troisième méthode, celle des graphologues, dont nous allons à présent discuter les arguments.

Toutes choses égales, dit M. Crépieux-Jamin, les graphologues ont une supériorité sur les autres experts : c'est qu'ils ont la langue de l'emploi et connaissent au moins leur anatomie graphique.

En outre, il y a, dans les manifestations graphiques, une hiérarchie des signes; pour les professeurs d'écriture, une ressemblance en vaut une autre; le graphologue, au contraire, considère comme insignifiantes certaines analogies et d'autres comme très significatives, quoiqu'elles aient paru négligeables au faussaire. Une seule dissemblance caractéristique et continue a plus de valeur que dix ressemblances banales.

Et quels sont ces signes qui servent dans la comparaison des écritures? Ce sont précisément les genres, les

espèces, dont les graphologues emploient tous leurs efforts à préciser le nombre et le sens, ce qui fait qu'ils se trouvent tout préparés par cette étude aux expertises graphiques. La graphologie et l'expertise en écritures sont donc sœurs sous ce rapport; elles peuvent profiter l'une et l'autre des mêmes procédés de travail.

En ce qui concerne les écritures déguisées, voici ce qu'ajoute M. Crépieux-Jamin :

« On modifie aisément l'arrangement de son écriture; il est excessivement difficile de changer son intensité. Parvient-on à modifier une des espèces de l'intensité, soit la vitesse, soit l'angulosité, soit la netteté, etc..? Il se passe alors un phénomène des plus dignes d'attention : on voit apparaître, dans l'écriture de celui qui se contrefait, des formes qui dénoncent d'un autre côté ce qu'il cherche à dissimuler.

Il ne cache les formes graphologiques de la finesse qu'en prenant celle des impénétrables; son activité contrainte se transforme en énergie, sa faiblesse en désordre, etc... Et s'il parvient à dominer une de ses tendances au point de la rendre méconnaissable, c'est à l'aide d'une opposition absolue, en faisant anguleux tout ce qui est arrondi, léger ce qui est pâteux, etc...

Mais quand la plume ne trahit pas le scripteur en formant tout à coup le trait qu'il cherche à éliminer, c'est la physionomie de l'écriture qui est faussée, qui devient étrange, incoordonnée, et révèle à première vue l'inharmonie et l'invraisemblance de l'arrangement.

Jamais, en tout cas, l'on n'obtient la falsification totale d'une écriture courante, et, même dans une copie servile

et professionnelle, un œil exercé trouve, dans certaines discordances qualitatives, la preuve de l'imitation. »

Volià ce que disent les graphologues. Il faut admettre que l'expertise en écriture ainsi comprise entre dans un domaine élargi, à la fois physiologique et psychologique. Nous devons croire M. Crépieux-Jamin, dont la bonne foi scientifique a été proclamée déjà maintes fois par des savants de valeur, et nous devons reconnaître qu'une méthode comme celle-là, en admettant même qu'elle soit imparfaite actuellement, permet de grandes espérances.

Sans même discuter la valeur du côté psychologique de la méthode, les graphologues nous paraissent offrir incontestablement plusieurs supériorités; ils ont une expérience très grande des écritures; ils possèdent une terminologie très détaillée qui, quoi qu'on en ait dit, correspond dans leur esprit à des précisions très suffisantes. Lorsqu'un graphologue parle d' « écriture gladiolée », d' « écriture sinistrogre », d' « écriture simplifiée », ces mots répondent à une réalité suffisamment précise, et c'est là à notre avis un grand avantage.

Nous irons plus loin, et nous dirons qu'il importe peu que ces signes, que tout graphologue a appris à reconnaître, correspondent réellement au sens qu'il leur attribue; qu'il importe que l' « écriture gladiolée » soit un signe de *finesse*? Le signe peut être faux, l'écriture n'en est pas moins gladiolée et le graphologue n'en garde pas moins dans l'expertise les bénéfices de son étude.

Pour toutes ces raisons, nous sommes amenés à conclure que, dans l'état actuel des choses, un graphologue digne de ce nom est plus qualifié qu'un autre pour l'ex-

pertise en écritures, et que c'est de la graphologie que celle-ci peut attendre ses règles les plus précises.

Il faudrait donc, tout d'abord, pour relever l'expertise du discrédit où elle est tombée, faire un meilleur choix des experts. La chirurgie, au Moyen Age, était exercée par les barbiers; si, aujourd'hui, on recourait à eux pour les expertises médico-légales, personne, j'en demande pardon à la corporation, ne s'étonnerait de l'insuffisance des résultats. C'est pourtant, à peu près, ce qui se fait actuellement pour les expertises en écritures.

Enfin, les experts pourront désormais recevoir une instruction technique en rapport avec leurs fonctions. Il a été fondé tout récemment une « Société technique des Experts en Ecritures ». Elle a pour objet de provoquer la formation de techniciens possédant les connaissances positives qui permettent de procéder d'une manière scientifique à l'identification des écritures.

Elle n'a pas encore eu le temps de faire ses preuves, mais on peut prévoir déjà, d'après les noms de ses membres, qu'elle remplira brillamment ce programme.

CONCLUSIONS

La graphologie mérite d'être étudiée par les philosophes et par les médecins.

Elle a évolué et déjà elle a reçu d'un grand nombre de savants le baptême scientifique. Elle n'est pas plus comparable à la Graphologie d'il y a cinquante ans que la Médecine actuelle n'est comparable à celle des médecins de Molière.

Son étude est légitime et scientifiquement justifiée. En effet :

L'écriture n'est qu'un cas particulier du geste en général et, considérée comme geste, elle peut donner, dans la même mesure que ce dernier, des indications sur la personnalité. Elle est, comme le geste, la démarche, influencée dans une certaine mesure par les variations physiologiques et morbides.

En pathologie mentale et nerveuse, les troubles de l'écriture ont une réelle valeur séméiologique.

En matière d'expertises, l'écriture peut vraiment constituer une preuve indiciale, alors même qu'elle a été artificiellement modifiée par un faussaire, *a fortiori* lorsqu'il s'agit d'écriture naturelle. Dans l'état actuel des connais-

sances, cette proposition est un fait certain, mais il reste beaucoup à faire pour préciser et fixer définitivement la méthode qui doit prévaloir entre toutes.

Les applications de la graphologie sont donc nombreuses déjà, mais elles sont susceptibles de s'étendre encore. Il faut seulement, pour cela, qu'elle soit prise en considération et qu'on apporte à son étude une méthode et un esprit scientifiques.

Les médecins nous paraissent tout indiqués pour cette œuvre, et le but de ce travail était de la signaler à leur attention. Si la graphologie peut espérer beaucoup de l'effort des médecins, il n'est pas douteux qu'elle puisse leur rendre plus tard, et au delà, les bienfaits qu'elle en aura reçus.

Le Président de la Thèse,

ETIENNE MARTIN

Vu :

LE DOYEN,

JEAN LEPINE.

Vu et permis d'imprimer

Lyon, le 2 mai 1921.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
JOUBIN.

BIBLIOGRAPHIE

- ALOTTE. — La primordialité de l'écriture (*Rev. Philos.*, t. I, 1889).
- ARREAT. — De la méthode graphologique (*Rev. Philos.*, t. I, 1893).
- BALDI (Camillo). — Trattato come da una littera missiva si cognoscamo la natura e la qualita della scrittore (Carpi, 1622).
- BAUGHAN (Rosa). — Character indicated by handwriting (Ufcott, London, 1890).
- BERLIN. — Ecriture chez les gauchers (Kohlhammer, Stuttgart, 1883).
- BERNARD. — De l'aphasie (*Thèse* de Paris, 1885).
- BERTILLON (A.). — La comparaison des écritures et l'identification graphique (*Rev. Scient.*, déc. 1897 et janv. 1898).
- BINET (A.). — Note sur l'écriture hystérique (*Rev. Philos.*, t. XXIII, p. 67).
- Le sexe de l'écriture (*Revue*, 1903).
- L'âge de l'écriture (*Ibid.*, 1904).
- Les révélations de l'écriture (Alcan, Paris, 1906).
- Une expérience cruciale en graphologie (*Rev. Philos.*, 1907).
- BINET et COURTIER. — Sur la vitesse des mouvements graphiques (*Rev. Philos.*, 1893, t. I, et 1894, t. I).

- BOUCARD (P.). — La graphologie et la médecine (*Thèse de Paris*, 1905).
- BOUZON. — La corporation des maîtres écrivains et l'expertise des écritures dans l'ancien régime (Paris, 1899).
- BRIÈRE DE BOISMONT. — Les écrits des aliénés (*Ann. méd. psych.*, 4^e série, t. II, 1864).
- BUCHWALD. — Spiegelschrift (Ecriture en miroir) bei Hirnkranken (*Berlin. Klin. Wochenschrift*, 1878).
- CRÉPIEUX-JAMIN. — Traité pratique de graphologie (Flammarion, Paris, sans date).
- L'expertise en écritures et les leçons de l'affaire Dreyfus (année psychol. 1907).
- Autour d'un livre (Au journal la graphol., Paris, 1907).
- L'écriture et le caractère (7^e édit., Alcan, Paris, 1911).
- Les bases fondamentales de la graphologie et de l'expertise en écritures (Alcan, Paris, 1921).
- DELESTRE (J.-B.). — De la physiognomonie (Renouard, Paris, 1866).
- DEPOIN. — Peut-on fabriquer de faux documents ? (*La Graphol.*, juill. 1898).
- DESCHAMPS (L.). — La philosophie de l'écriture (Alcan, Paris, 1892).
- DIEHL. — Über die Eigenschaften der Schrift bei Gesunden (*Psych. Arbeiten herausgegeben von Emil Krapelin*, 1901, t. III).
- DURAND (M.). — L'écriture en miroir (Delahaye, Paris, 1882).
- ERLENMEYER (A.). — Die Schrift, Grundzuge ihrer Physiologie und Pathologie (Bonz., Stuttgart, 1879).
- FERNET. — Etude sur les tremblements (*Thèse d'agrég.*, Paris, 1872).
- FERRARI, HÉRICOURT et RICHET. — La personnalité et l'écriture (*Rev. Philos.*, 1886).
- FRAZER (P.). — Examination of documents (Etats-Unis, 1894).
- GARNOT (P.). — Etude sur l'écriture ou langage écrit (*Thèse de Lyon*, 1898).

GROSS. — Untersuchung über der Schrift Gesunder und Geisteskranker (*Psych. Arbeiten, herausgeg. von Emil Krapelin*, 1901, t. III).

HENZE (A.). — Die Chirogrammatomancie (Weber, Leipzig, 1862).

HÉRICOURT. — La Graphologie (*Rev. Phil.*, 1885).

— Sur un caractère différentiel des écritures (*Rev. Phil.*, 1887).

HOCQUART. — L'art de juger le caractère des hommes sur leur écriture (Saintin, Paris, 1816).

HOCSES. — A propos de graphologie (*Rev. Phil.*, 1886).

— Graphologie et personnalité (*Bull. Soc. de Psych. phys.*, 1886, t. II).

HUMBERT (P.). — Théorie de l'expertise en écritures et de l'analyse graphologique (*Soc. de graph.*, Paris, 1917).

JAVAL. — Le mécanisme de l'écriture (*Rev. scient.*, 21 mai 1881).

JOFFROY. — Les troubles de la lecture, de la parole et de l'écriture chez les paralytiques généraux (*Nouv. icon. de la Salpêtrière*, 1904).

KLAGES (D^r L.). — Die Probleme der Graphologie (Barth., Leipzig, 1904).

KOSTER. — Die Schrift bei Geisteskrankheiten (Leipzig, 1903).

LACASSAGNE. — Les erreurs judiciaires et les médecins experts (Storek, Lyon, 1897).

LAUZIT. — Aperçu général sur les écrits des aliénés (*Thèse de Paris*, 1888).

LAVATER. — L'art de connaître les hommes (Paris, 1820, 10 vol.)

LEGRAND DU SAULLE. — Etude médico-légale sur les testaments contestés pour cause de folie (Delahaye, Paris, 1879).

LOCARD (D^r E.). — L'enquête criminelle et les méthodes scientifiques (Flammarion, Paris, 1920).

— Une technique nouvelle d'expertises en écritures (*Rev. Scient.*, 1921).

LOMBROSO. — Les palimpsestes des prisons.

MANTEGAZZA. — Fisionomia e mimica.

• — Communication sur la graphologie (*Soc. d'anthrop.*, 1889).

MARCE. — De la valeur des écrits des aliénés (Baillière, Paris, 1861).

MARIE (P.). — L'évolution du langage (*Presse Médic.*, 29 décembre 1897).

MATHIEU (A.). — Essai sur les indications séméiologiques qu'on peut tirer de la forme des écrits des épileptiques (Storek, Lyon, 1890).

MAYER. — Uber die Beeinflussung der Schrift durch den Alkohol (*Psych. Arb. herausgeg. von Emil Krapelin*, 1899, t. II).

Mercur Galant. — Des indices qu'on peut tirer des manières dont chacun forme son écriture (octob. 1678).

MESLEY (Ed.). — Etude graphologique sur les variations de l'écriture des aliénés (*Thèse de Paris*, 1899).

MICHON. — Mémoire aux magistrats (1880).

— Méthode pratique de graphologie (Flammarion, Paris, 1893).

— Système de graphologie (Flammarion, Paris, 1893).

MILLS (Ch.). — L'écriture en miroir (*Journ. of nervous and mental diseases*, févr. 1894).

OBICI (G.). — Recherches sur la physiologie de l'écriture (Ferrare, 1889).

PIDERIT. — La mimique et la physiognomonie (Alcan., Paris).

POPPÉE (Dolph.). — *Wiener medicinische Wochenschrift* (2 et 9 juill. 1898).

PREYER. — Psychologie de l'écriture (*Rev. phil.*, 1897, t. II).

RAGGI. — Sugli scritti dei pazzi (*Riv. clin. di Bologna*, 1874).

RAVENEAU. — Traité des inscriptions en faux et reconnaissances d'écritures et signatures par comparaison ou autrement (Paris, 1656. Avec privilège du Roy).

- ROGUES DE FURSAC. — Ecrits et dessins dans les maladies nerveuses et mentales (Masson, Paris, 1905).
- SCHNEICKERT. — *Neue Handschriftensammlung der Berliner Polizei* (Archiv. fur krimin. Antrop. 1911).
- SEGLAS. — Des troubles du langage chez les aliénés (Rueff, Paris, 1892).
- SCHWIEDLAND (Dr). — Die Graphologie (Schorer, Berlin, 1883).
- SIMON (Max). — Les écrits et dessins des aliénés (Storck, Lyon, 1888).
- TREITEL. — De l'écriture de la main gauche et des troubles de l'écriture (*Deutsch. Zeitschr. Nervenheilk.*, 1893).
- VARs (E. DE). — Histoire de la graphologie (J. Lecuin, Paris, 1877).
- VOGT (Carl). — L'écriture considérée au point de vue physiologique (*Rev. scient.*, 1880, N° 52).
-

LYON

IMPRIMERIE EXPRESS

- RUE DE LA CHARITÉ -

46

